

À propos de *Album amicorum*
de Marie-Laure Jeanne Herledan

Comme ces pages nous ont emporté, et dans quels voyages ! Il y a tant à dire, ne serait-ce que par ce rythme qui ne lasse jamais, qui reprend, qui maintient l'attention, ce vocabulaire étrange parfois et pourtant familier parce que nous oublions les mots, la présence des poètes et des artistes, leur voix qui ressurgit. J'ai pour ma part souvent pensé à Montaigne (dont la silhouette, même interposée, se glisse ici et là), et à ce fameux mot de « lopin » qu'il employait pour parler de ses essais : « ce son des lopins, ce sont mes lopins... ».

La poésie est la grande digression, elle ne la permet pas vraiment finalement, cette digression, voilà l'aporie créatrice, puisque c'est toujours digresser que de s'engager dans un poème, dans la dérive du *lopin*. Amusant paradoxe, mais qui épouse le fil plus ou moins conducteur de la vie, du mouvant et de l'immobile aussi de la vie. N'écrit-on vraiment jamais « qu'à côté » ? Eh non, peut-être que c'est l'« à côté » qui met les mots à leur place. Autrement, qu'aurions-nous donc à lire, – à relire, surtout ?

On oublie la métaphore du jardin, du lieu de la culture, qui se nourrit de tant de choses imprévisibles, cette métaphore disparaît, se dissipe peu à peu parce que les mots s'animent et animent leur propre dynamique, qui nous met en selle pour le poème, le choix du poème, nous retrouverons donc le port, l'attache de la métaphore, plus tard, quand nous voudrions, si nous voulons reposer le pas. Le poème marche et nous emboîtons son pas, merveilleusement. Nous nous envolons et vogueons, nous passons dans les temps et les lieux. Tout semble renvoyer à une longue méditation lyrique, une forme d'offrande au risque du poème, dans le monde traversé, comme le rappelle aussi l'épigraphe citée de Bachelard.

Merci encore pour ce texte si singulier, si personnel et tout à la fois résonant à des horizons si variés, si lointains, si heureusement lointains et proches aussi.

Éric Simon